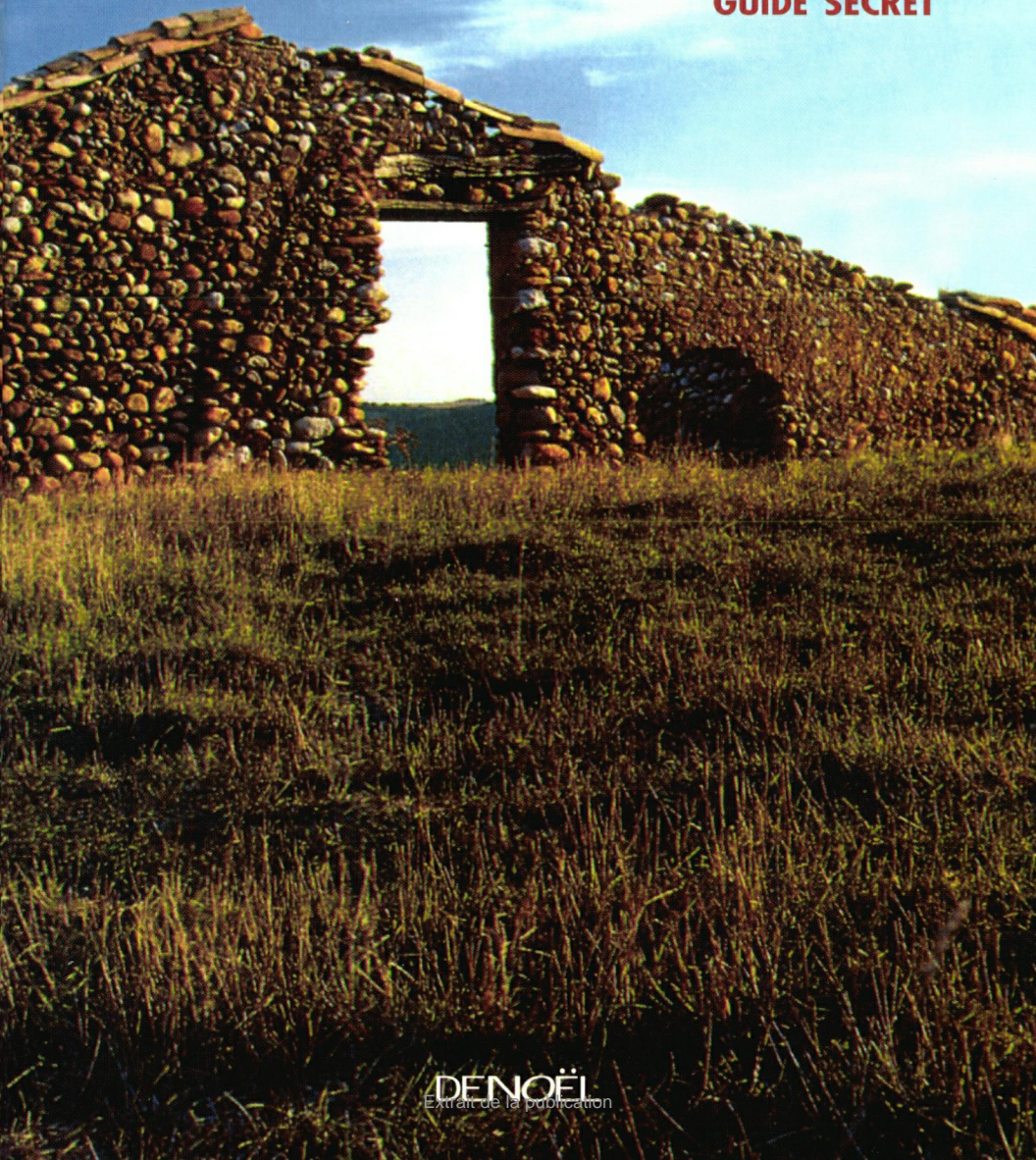


Pierre Magnan

*Ma Provence
d'heureuse rencontre*

GUIDE SECRET



**Ma Provence
d'heureuse rencontre**

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La Maison assassinée
Les Courriers de la mort
La Naine
L'Amant du poivre d'âne
Le Mystère de Séraphin Monge
Pour saluer Giono
Les Secrets de Laviolette
Périple d'un cachalot
La Folie Forcalquier
Les Romans de ma Provence (album)
L'Aube insolite
Un grison d'Arcadie
Le parme convient à la Laviolette
L'Occitane. Une histoire vraie
Apprenti
Un monstre sacré

Aux Éditions Fayard

Le Sang des Atrides (à paraître)

Aux Éditions du Chêne

Les Promenades de Jean Giono (album)

Aux Éditions Gallimard dans la collection Folio

Le Sang des Atrides, n° 2119
Le Secret des Andrones, n° 1829

Suite de la bibliographie en fin de volume

Pierre Magnan

**Ma Provence
d'heureuse rencontre**

(Guide secret)

DENOËL

© 2005, by *Éditions Denoël*
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Élégie

Chuchote ô ma Provence, ne force pas ta voix. Dans le concert discordant qui s'élève pour te célébrer à l'envi ne cherche pas à dominer les fausses notes qui t'encensent. Ne sois qu'une source parmi tant de cataractes.

Ceux qui t'aiment n'ont pas besoin de te parer d'oripeaux chatoyants ; ceux qui sont nés dans ton sein n'ont pas besoin de t'apprendre. Ils ne bousculent pas tes austères trésors. Ils savent que la moindre ride des eaux peut ternir ton miroir et que tu n'es visible et palpable qu'à travers la pudeur de nos mots maîtrisés. L'adjectif ne te convient pas, ô Provence ! Tu es trop dure et trop tendre à la fois pour ne pas te contenter de rudes substantifs.

Sans doute serai-je le dernier à te chanter intacte. Ton destin va être, par le fer ou par le feu ou par d'insidieuses interpénétrations, de te fondre dans le grand tout comme la mer dissout les fleuves. On ne trouvera plus de toi que des découvertes archéologiques bonnes pour le musée ; que des strates entre tant d'autres couches métamorphiques.

Alors puisque chacun se bouscule pour apprendre au monde qu'on t'a parfaitement comprise ; puisque tu es célébrée par des auteurs qui ne rêvent que cigales et galoubets ou bien par d'autres qui ont fait partager au lecteur leur conception particulière de nos mœurs et caractères (« Parbleu ! Je savais bien que c'était ça la Provence ! »), et puisque désormais notre civilisation s'est éparpillée sous tant d'apports qui ne sont que surcroît, j'ai voulu murmurer ma propre vérité.

Ce pays qui m'a vu naître et que je n'ai quitté à plusieurs reprises que sous la contrainte de l'exil, j'ai voulu pleurer sur lui comme jadis sur l'Arcadie les bergers survivants.

On trouvera dans ces pages la nostalgie des arômes, des odeurs nourricières, des visages disparus et des voix chères qui se sont tues.

Ma Provence était un pays de gens heureux auxquels leur pauvreté convenait. S'éveiller en elle chaque matin était la fortune suprême. Nous savions regarder le soleil en face et la mort pareillement ; certains que, mourant, nous laissions toujours quelques floches de nous-mêmes contre les buissons de nos talus stériles.

À notre ciel nous avons rendu grâce par notre joie.

Vous qui passez souvenez-vous de nous.

Routes intérieures

Quand on a le privilège d'être natif, le monde de votre pays ne se découvre pas de l'extérieur comme une planète inconnue, il ne s'explore pas. On implose en son giron. Orgueil ? Que non pas. Humilité au contraire. Ainsi ai-je surgi au cœur de la Provence liant connaissance avec mon berceau par mes oreilles d'abord. Le bruit du vent est le premier qu'on entend parce qu'il dérange et bouscule. L'odorat vient ensuite. Je me souviens d'avoir respiré l'odeur des grands bois sur les vêtements de mon père, lignard dans une compagnie d'électricité ; l'odeur des légumes et des herbes dans le tablier de ma grand-mère qui me donnait à boire en me tendant celui-ci transformé en abreuvoir sous ma bouche. J'y voyais le reflet du paysage à l'envers, plus beau que l'original. Je marchais encore à tâtons, en m'accrochant aux meubles que déjà, grâce au parfum de ma paillasse bourrée tous les huit jours de paille neuve, je pouvais imaginer ce qu'est un champ de blé par 40 °C à l'ombre.

La paille avait gardé la trace de cet excès et me le rendait au creux de l'hiver. Peu à peu s'élargit autour de moi, d'abord sur quelques centaines de mètres, le périmètre qui cernait les maisons de mon père, de mes grands-parents, de mon grand-oncle et de mes tantes. À quatre ans, ma grand-mère paternelle m'envoyait chercher du persil à Saint-Pierre, un bien qu'elle avait, distant de un kilomètre. Je faisais le chemin en courant. Jusqu'à quinze ans je n'ai pas su marcher, je courais. À cinq ans, le périmètre devint immense : il couvrait sept kilomètres de côté. Il avait pour limites Sainte-Tulle, Pierrevert et Volx. À Volx, on n'allait jamais, on n'avait rien à y faire. Ma tante Hélène m'y mena tambour battant une seule fois, par le sentier du canal d'arrosage qui brodait ses méandres au flanc de la plaine. Elle avait là-bas des connaissances qui habitaient au bord du rocher de Bellevue. J'y vis un couple d'aigles installé en croix, immobile dans l'air, à trois cents mètres au-dessus de moi. Je crois que pendant l'heure rapide que dura la conversation de ma tante avec ses amis, je gardai la tête levée, l'œil fixé sur ces aigles incroyablement cloués sur l'azur. Ils me disaient adieu. Ni moi ni personne n'avons plus rencontré les aigles de Bellevue.

Sainte-Tulle, c'était autre chose. Ma tante Louise y avait une épicerie et des enfants. Ma grand-mère Brunel m'y traînait deux fois par semaine soit par la route, soit par les chemins à travers champs. Nous franchissions, sur des passerelles vermoulues, des ruisseaux grossis par

les pluies. Nous nous perdions car les labours effaçaient les sentiers. Le soir, de Sainte-Tulle, nous revenions par le train. La gare était éclairée au pétrole. Je ne sais pas quels sont les poètes qui furent responsables des gares de mon enfance. À côté de chacune d'entre elles, ils avaient prévu un jardin public. Les arbres avaient plus de quinze mètres de haut et le vent parmi eux faisait un beau bruit de regret. On était seuls, presque toujours, sur les bancs publics des troisièmes. Je collais mon visage contre la glace. C'était la nuit totale. Rien n'est plus propre à exciter l'imagination d'un enfant qu'un train à vapeur qui rampe à cinquante à l'heure en sifflant tous les cinq cents mètres sous prétexte de passage à niveau. Parfois, la lune démasquait le paysage, communiquait des ombres aux arbres, des reliefs aux collines. Ce fut grâce à elle que je vis pour la première fois la Tête de l'Estrop (2 960 mètres) debout comme un cheval au fond de la plaine et toute scintillante de neige neuve. C'est notre modeste toit du monde à nous autres Bas-Alpins. Elle est nichée comme un sextant au centre du département. Et si on ne la voit pas de quinze jours, on se sent mal à l'aise.

C'est à dix ans, à l'occasion d'un concours des Bourses, que je me rapprochai de ce pôle. L'ombre de sa froideur ne m'atteignit que ce jour-là, à Digne, par la fenêtre de l'hôtel ouverte par mon père afin que nous respirions mieux. J'étais à l'affût d'un autre monde. Il se révélait par un souffle inexplicable, souple, odorant d'une sen-

teur d'arbres qui n'étaient pas ceux de chez nous. Ce n'était pas de mystères lointains que je rêvais. Me rapprocher des montagnes du pays et respirer l'odeur des conifères suffisait à meubler ma tête de souvenirs dont, plus tard, je ne me rassasierais jamais.

Pendant quinze ans, la ville d'Arles fut aussi mythique pour moi que celle d'Oulan-Bator. *L'Arlésienne*, que je vis à dix ans, fut longtemps la cause de l'ostracisme en lequel je tins cette cité. L'opulence orgueilleuse qui se dégageait de l'atmosphère de cette pièce, en dépit du théâtre de plein air où elle se déroulait et où le vent gondolait les décors, me rendait bien futile le drame qui s'y jouait. Les costumes étaient chatoyants, les femmes mises comme des princesses. Elles étaient grandes, sveltes. On sentait que leurs mains aristocratiques ne touchaient jamais la vaisselle. Ma Provence à moi était noire et triste. Dès quarante ans, les femmes y étaient en deuil et ne le quittaient plus. Le noir dominait les vitrines de prêt-à-porter. Les veufs arboraient longtemps de larges brassards de crêpe sur les manches des vestes de velours. Dans mon âme d'enfant s'obstinait un doute qui ne faisait que grandir : la terre où j'étais né n'était pas la Provence. La Provence était plus riche, plus voyante, plus chargée d'oripeaux, plus grasse en un mot, que nous ne l'étions entre Bléone et Durance, entre Lure et Ventoux.

En somme, le pays que j'ai à vous offrir est une terre où la parcimonie de la nature est élevée à la hauteur

d'une institution. Un paysan de mes amis m'a dit un jour : « Ici, il n'y a que l'air qui est bon. » Chaque matin je m'éveille devant les soixante kilomètres d'air et de pauvreté qui sont mon apanage quotidien. Là-bas, à cinquante kilomètres d'ici, le Mourre de Chanier où se lève le soleil au solstice d'hiver a la forme d'une cathédrale. Celle-ci est érigée sur les colonnes du Verdon, en bas, mille mètres au-dessous. C'est un pays où l'eau est rare. Les églises y avaient les bénitiers les plus petits du monde, à peine gros comme des mortiers à piler l'ail, creusés dans les piliers au plus profond de l'ombre et, nonobstant, le plus souvent à sec, remplis de feuilles mortes. C'est un pays où la couleur verte est une récompense. Quand on la trouve à profusion, on crie au miracle.

C'est ce qui m'est arrivé à Barras, près de Thoard, entre Digne et Sisteron, par le défilé de Pierre-Écrite. Quand, saoulé de jaunes éclatants et de squelettes de pierre, il me faut du vert à tout prix, je vais à Barras. Je ne dérange personne. Je me contente de contempler depuis la route le plus beau gazon du monde à force d'être vert. C'est une symphonie de verts dégradés du plus prodigieux effet. L'herbe verdit même les meules de paille oubliées où elle croît parmi le chaume. C'est le cas aussi dans la plaine de Mane, entre Forcalquier et le verrou de Roche-Amère, à l'entrée de Volx, qui sectionne comme d'un coup d'épée le Luberon en deux tronçons : l'opulente montagne aimée des touristes, à droite, qui

s'en va en fumées bleues vers Apt et le plantureux Vaucluse ; et le pays aimé des corbeaux, à gauche, qui s'en va lui seulement jusqu'à notre nœud du mystère : Ganagobie et son cloître et sa source parcimonieuse et ses berceaux de calcaire où ont été découpés les clefs de voûte des nefs et les chapiteaux du promenoir. Là, une église rose au couchant, au ras de l'herbe, vous saute dessus de tout son portail historié, plutôt qu'elle ne vous accueille, tant elle est tapie au détour d'un mur orbe.

Quittons-la par le côté nord, parmi l'océan des pins grésillants qui appellent furieusement l'incendie. Je vais écarter les ronces géantes mortes et vives, plus agressives si elles sont mortes, parce que les socs recourbés de leurs épines qui vous lacèrent vont se détacher de la tige et s'amarrer à votre peau. Je vais parcourir à travers bois secs cinq heures de marche, à me saouler de solitude et d'inutilité sans rencontrer âme qui vive ni autre chose que du silence. Je vais avoir soif. Celui qui se précautionnera contre la soif ne pénétrera jamais la profondeur de ce pays. J'irai, plein d'espoir, à la recherche de ruisseaux que je trouverai secs, de sources de moi seul connues et qui seront taries, de puits aux portes fermées dont les clefs sont ensevelies pour toujours sous les ruines de fermes écroulées. Ainsi, j'arriverai jusqu'à cette autre énigme, pendant de Ganagobie, phare de pierre à flamme figée : la chapelle Saint-Donat, seule construction au milieu d'une forêt d'yeuses, se haussant au-dessus des arbres. Pour quel peuple disparu un sanc-

tuaire si énorme en des lieux si déserts ? La présence d'un saint, à l'aube du Moyen Âge, suffit-elle à la justifier ? Saint-Donat est indescriptible. Dire que c'est un édifice roman n'explique rien. Celui qui ne se posera pas de questions sur ces colonnes et ces murailles énigmatiques n'aura pas pris conscience de notre mystère et ne pourra y participer. Ici aussi, d'ailleurs, un peu d'herbe verte et un filet d'eau, beaucoup plus bas, font office de rédemption. À partir de Saint-Donat, entre Peyruis et Cruis, nous allons pouvoir, si nous le voulons, marcher trois jours sans croiser personne, pas un village, pas un hameau, pas une ferme. Il nous suffira de mettre le cap plein nord sur l'étoile polaire. Alors, les bois d'abord et les clapiers ensuite nous hausseront jusqu'au sommet de Lure.

Cette montagne aride où les plus gros orages sont bus incontinent par la passoire du sol, cette montagne bénigne aux croupes rebondies qu'on a envie de palper, cette montagne est la mère de toutes les eaux qui sourdent dans les plaines jusqu'à cent kilomètres à la ronde. Elle est la pourvoyeuse obstinément secrète de la Fontaine-de-Vaucluse et de sa résille de sorgues, mais vous y mourrez de soif des journées entières jusqu'à l'hallucination. Un géologue de mes amis que j'interrogeais sur cette taupinière (à peine 1 900 mètres) apparemment sans importance a détourné pudiquement les yeux pour me répondre. « L'étude de Lure, m'a-t-il dit,

n'a jamais été poussée très avant. En fait, je dois avouer que cette montagne nous est très mal connue. »

Cependant, la dernière croupe péniblement gravie (on croit toujours qu'elle est facile) vient de nous jeter à la figure trois cents kilomètres d'Alpes : depuis le Gelas des Alpes-Maritimes jusqu'au mont Aiguille dans le Trièves, en passant par l'anarchique massif du Pelvoux, rejeté hors de la chaîne principale comme un surplus qui n'aurait pas servi. Un massif en dernier carré, bien compact, en couronne, qui vous soufflera son haleine froide à travers les deux cents kilomètres qui vous séparent de la barre des Écrins (4 000 mètres) bien en face, bien dans l'axe du sommet de Lure. Et, entre lui et vous, vous jetterez les yeux sur l'à-pic sournois auquel ne vous a pas préparé la rondeur de cette montée en pente douce, car Lure est brusquement interrompue dans sa croissance paresseuse par cette faille, la vallée du Jabron. Vous pensez à un ossuaire. Vous vous demandez de quoi peuvent bien vivre ces villages à peupliers que vous voyez en bas. Nous dévalerons vers eux par les drailles, à travers les hêtres hauts de vingt mètres, l'or de l'automne, qui s'efforcent d'oublier qu'ils croissent au nord en allant chercher la lumière le plus haut possible. Nous remonterons à travers les tilleuls de la Drôme qui fait ici une anse vers les Basses-Alpes, vers le col du Négron. Nous retrouverons la Lure aimable, ses croupes étoilées de hêtres pourpres, ses lieux énigmatiques au nom d'épées s'entrebattant : Ferrassières-Basse, Ferrassières-Haute.

Nous descendrons, hallucinés, ayant besoin de beaucoup d'eau pour en avoir si peu vu, parce que les itinéraires consultés nous en ont davantage promis. Il n'y a pas, en effet, concernant nos pays, de rêveries plus poétiques qu'un cadastre, une carte IGN, voire d'état-major. Les cartographes vous agrémentent de toute une résille de filets bleus à faire saliver les pêcheurs de truites, des lieux-dits où la terre n'est plus qu'un vaste craquèlement lunaire. C'est pourquoi je vous ai promis, dès le début, mes fontaines.

Sous Lure qui commence à bleuir par ce soir d'été, je vous ferai passer par la Rochegiron, au carrefour de deux routes. Là se trouve la première source de longtemps rencontrée. Elle coule confidentiellement dans un lavoir à sarcophage. Ou bien nous gagnerons Lardiers ; Lardiers, c'est la fille des eaux en pays sec. Il y a là les plus beaux canons de fontaine de tout Lure. Ils tissent tous deux en roucoulant une tresse chatoyante qui joue de l'orgue plus bas dans les bassins. Vous ne vous rassasiez pas de les contempler couler. Il sera temps. Le soir tombe. Par le rocher d'Ongles et le Gubian, nous trouverons le valon de la Laye. Nous nous reposerons au crépuscule au bord d'un ruisseau masqué de menthe muscade et où chuinte quelque crapaud. Là-haut, tout neuf, quoique vieux de plus d'un millénaire, nous verrons le Revest-des-Brousses. Avec un peu de chance nous y entendrons sonner l'heure. C'est la plus belle des choses dans le soir. Nous gravirons la pente douce parmi les prés que la

sécheresse épargne toujours. C'est vrai que dans les matins et les soirs, depuis plus de cinquante ans que je le fréquente, ce village m'est toujours apparu comme neuf, tant l'air et la lumière et le tertre qui le supporte respirent l'éternité inusable.

Au Revest-des-Brousses, vestige d'un rempart, il existe une porte coupant la pente d'une rue à orties. Cette porte a encore son vantail de bois. Vous le verrez, vous le toucherez, vous compterez ses clous de forgeron, vous l'admirez comme un vieux meuble car il est blanc de vieillesse comme sait blanchir le chêne quand d'innombrables saisons l'ont outragé. Vous méditez sur cette porte pendant que la rue où je ne me suis jamais lassé d'entendre le vent qui vient de Lure, nous portera vers ce coin sombre qu'éclairent les flammes d'un four. Vous pourrez assister à ce spectacle biblique : un boulanger cuisant le pain de tout un peuple. Quand vos yeux seront rassasiés de cette armoire à souvenirs que constitue un four à bois en action, il sera temps, et l'odeur du pain cuit vous le rappellera, de vous acheminer vers Forcalquier.

On hésite toujours à parler de ce qu'on préfère. On a peur de le faner en seulement l'évoquant. On craint la vindicte de ceux qui pensent qu'à trois mille que nous sommes ici, nous sommes déjà trop ; que la beauté de ces lieux n'est que fragilité à la surface de la terre et que chaque pas nouveau qui la piétine contribue à l'effacer. Venez respirer Forcalquier quand la nuit tombe. Vous y

gagnerez à ses terrasses la vacuité de l'âme qui convient au repos et je crois qu'à partir d'ici vous serez à même de comprendre pourquoi ce pays me convient et pourquoi, y étant admis, je puis en toute quiétude être atteint d'incuriosité totale pour le reste du monde. D'autres vous conteront ou vous peindront les lavandes, les cyprès, les oliviers, le thym et la sarriette. Mais là n'est pas l'essentiel du pays. L'essentiel du pays, comme pour l'amour, ce pourquoi il est plus envoûtant qu'un autre, c'est le mystère. « Passant », écrit Valéry au fronton de Chaillot, « n'entre pas sans désir. » Ici, chez nous, celui qui entrera sans imagination s'en reviendra bredouille.

Quand on a le privilège d'être natif, le monde de votre pays ne se découvre pas de l'extérieur comme une planète inconnue, il ne s'explore pas. On implose en son giron. Orgueil ? Que non pas. Humilité au contraire. Ainsi ai-je surgi au cœur de la Provence liant connaissance avec mon berceau par mes oreilles d'abord.

Je parle surtout d'une Provence disparue. Celle de mon enfance et de ma jeunesse. Je parle aussi d'une Provence inconnue, celle qui ne se voit pas, celle sur quoi il faut pointer le doigt pour attirer l'attention. Je parle enfin d'une Provence restreinte. En fait, celle-ci ne dépasse pas les limites des Alpes-de-Haute-Provence, pays qui en dépit qu'on en ait reste mystérieux et secret. Le livre est écrit à la demande de mes lecteurs qui achètent mes ouvrages comme des guides pour se promener dans mes paysages, car si les histoires que je raconte sont inventées, les lieux où elles se déroulent en revanche sont rigoureusement conformes à la réalité.

PIERRE MAGNAN.

Porté par une douce ivresse descriptive, Pierre Magnan régale le lecteur d'instantanés savoureux et subtils d'une Provence à rebours de tous les clichés.

Pierre Magnan a publié l'essentiel de son œuvre chez Denoël. *Un monstre sacré*, son dernier livre, a été publié en 2004. Il vit aujourd'hui à Forcalquier.

DENOËL

B25705.7 吳 05.05
ISBN 2.207.25705.3

17 €

Extrait de la publication

Illustration de couverture : © Pierre Ricou

